

Heradstveit, Daniel. *The Arab Israeli Conflict : Psychological Obstacles to Peace*. Irvington (N.Y.). Universitetsforlaget – Columbia University Press, 1979, 234 p.

Julien Bauer

Volume 13, numéro 2, 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701373ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701373ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bauer, J. (1982). Compte rendu de [Heradstveit, Daniel. *The Arab Israeli Conflict : Psychological Obstacles to Peace*. Irvington (N.Y.). Universitetsforlaget – Columbia University Press, 1979, 234 p.] *Études internationales*, 13(2), 400–401. <https://doi.org/10.7202/701373ar>

vivant », où se mêlent les traits corporatistes, libéraux et socialistes. Le corporatisme est une troisième voie qui n'exclut pas les deux autres; son paradigme est qualifié d'« outil heuristique » complémentaire de la perspective libérale du consensus et de la perspective conflictuelle; le mercantilisme serait le pendant économique du corporatisme, sorte de moyen terme entre le libéralisme et l'étatisme – c'est d'ailleurs la seule incursion, pas très heureuse, dans l'économie. Décidément, l'auteur affectionne les positions intermédiaires.

Somme toute, ce livre charrie des conceptions discutables qui ne risquent pas, en raison de la confusion qui les enveloppent, de passer à la postérité. L'évocation de l'odyssée politico-intellectuelle de l'auteur par laquelle s'ouvre l'ouvrage n'en paraît que plus prétentieuse, quoiqu'instructive. Deux chapitres m'apparaissent de belle venue: celui sur les partis en Espagne et au Portugal, non décisifs dans le système politique; celui sur la persistance du corporatisme portugais. Autrement, l'essentiel tient dans la conclusion qu'apprécieront tous les intéressés, quelle que soit leur conception du corporatisme.

Claude MORIN

Département d'histoire  
Université de Montréal

## MOYEN-ORIENT

HERADSTVEIT, Daniel. *the Arab Israeli Conflict: Psychological Obstacles to Peace*. Irvington (N.Y.). Universitetsforlaget – Columbia University Press, 1979, 234 p.

L'étude de Daniel Heradstveit est un de ces livres qui laisse le lecteur avec des impressions contradictoires: admiration pour la masse de travail fournie, déception devant les résultats.

Comme le titre l'indique, l'auteur veut faire avancer la cause de la paix en éliminant les obstacles psychologiques. Le fil directeur

de tout l'ouvrage est que les croyances (beliefs) constituent des systèmes, que quelques croyances occupent une place centrale dans le système et déterminent largement le traitement de l'information et le choix politique. Les croyances fondamentales sont les plus stables. Dans la perception de ce qui motive l'adversaire, nous surestimons ses caractéristiques et ses motifs permanents (« dispositional »), dans la perception de nos propres motivations nous insistons sur les pressions et les contraintes de l'environnement (« situational »).

Si le but de l'Institut norvégien des affaires internationales est moins d'insister sur les causes du conflit arabo-israélien que sur les obstacles à la paix, y compris, les obstacles psychologiques, quoi de plus noble qu'une étude des perceptions que se font les élites arabes et israéliennes d'elles-mêmes, de leurs adversaires et du changement? L'étude aidera ces élites à accepter un compromis.

Hélas, la réalité est plus coriace. La bonne volonté évidente du chercheur, son désir d'être neutre le conduisent à considérer le conflit israélo-arabe comme une banale dispute entre pays ennemis où un minimum de « bons offices » amènera une détente puis la paix.

Or ce conflit ne porte pas sur des frontières mais sur l'existence même d'un État non arabe au Moyen-Orient; il ne met pas aux prises deux pays mais plusieurs sans oublier des mouvements non-étatiques; il porte moins sur la création d'un nouvel État arabe que sur la disparition du seul État juif; bref on est loin de ces petits conflits limités où la bonne volonté peut aider à rapprocher les adversaires.

L'auteur a choisi d'oublier cet aspect du problème et de se concentrer sur les perceptions des élites en situation de conflit ordinaire. Il a également choisi délibérément de ne tenir compte que de la tendance générale au sein des élites et d'omettre les groupes marginaux même importants. Il ne retient que les politiciens actifs, les fonctionnaires des Affaires étrangères, les professeurs et les étudiants, les éditeurs et les journalistes, les leaders de l'OLP et d'autres groupes palestiniens. En tant qu'ancien étudiant et qu'actuel professeur vi-

vant dans un pays occidental, je ne puis qu'être heureux que des étudiants et des professeurs d'Égypte, d'Israël, de Jordanie et du Liban soient considérés comme appartenant à l'élite; en tant qu'observateur qui fait des recherches sur le Moyen-Orient je suis sceptique; où sont les leaders religieux? où sont les dirigeants des armées? pour ne nommer que ces deux groupes. Ne font-ils vraiment pas partie des élites ou sont-ils tellement étrangers à la pensée d'un Scandinave de bonne volonté qu'il n'y a même pas pensé? À ce compte là, une étude sur l'Iran en 1976 n'aurait pas parlé des ayatollah! Bien plus l'auteur estime que « the likelihood of having covered the range of influential views on the Arab-Israeli conflict is very high » (p. 41) et s'émervaille de la facilité avec laquelle les responsables ont accepté de lui accorder des interviews (p. 43). Ces interviews ont touché quelque trois cents personnes en 1970-72, 1974 et 1976 dans cinq pays: Égypte, Israël, Jordanie, Liban, Syrie. Pas une explication sur le fait qu'en 1970 la Syrie est représentée par trois personnes – dont le directeur du Consulat de Norvège – et ne réapparaît plus par la suite; pas un mot sur la disparition du Liban en 1976; pas un mot sur la participation égyptienne importante en 1970, Nasser en tête, qui donne place par la suite à une participation de moindre autorité; pas un mot pour expliquer que le groupe israélien est plus stable et plus diversifié. Le lecteur aimerait savoir pourquoi les interviews ne cessent de diminuer du côté arabe et d'augmenter du côté israélien (respectivement 55 et 34 en 1970-1972, 54 et 41 en 1974 et 29 et 77 en 1976).

Une étude plus approfondie du groupe israélien laisse voir les failles de l'étude: si l'auteur réfute les marginaux, pourquoi inclure un leader des Black Panthers en 1972? Si, et pour cause, l'auteur ne pouvait interviewer les opposants dans les pays arabes, pourquoi n'a-t-il quasiment tenu aucun compte de l'opposition en Israël? Comment expliquer qu'aucun leader religieux, y compris parmi les députés, n'apparaisse? Comment expliquer la surreprésentation de la gauche et de l'extrême gauche (New Outlook) et la sous-représentation de la droite et de l'extrême droite? Faut-il comprendre que dans son désir d'être un Monsieur

Bons-offices, l'auteur refuse de voir ce qui le gêne, aussi bien parmi les Arabes que parmi les Israéliens.

La recherche donne cependant quelques renseignements. Les uns étaient déjà connus, chaque camp est persuadé avoir raison alors que l'adversaire a tort (p. 61), le camp israélien acceptant plus facilement l'idée d'un choc entre deux nationalismes, le camp arabe niant l'existence d'un nationalisme juif. Autre découverte: la guerre de Kippour a rendu les Arabes optimistes et les Israéliens pessimistes. Par contre, d'autres renseignements sont plus intéressants. Dans le changement de perception de soi-même, le groupe arabe le plus consistant est l'Égypte (p. 94). Sont prêts à un compromis 6 % des répondants jordaniens, 11 % des Libanais, 21 % des Égyptiens et 34 % des Israéliens (p. 103). Les élites qui se considèrent comme pluralistes, qui considèrent l'adversaire comme pluraliste et qui font preuve d'optimisme sont les plus prêtes à faire des compromis (pp. 114-117).

L'ambiguïté du livre apparaît dans deux phrases-clés: « in principle everybody looks to a compromise at some point in time » (p. 114) et « conciliatory moves may backfire » (p. 134). Quand on pense à la somme de travail fourni on ne peut que se demander si une étude comparative qui force la réalité est utile. Ne faut-il pas mieux des études plus approfondies sur les sociétés arabes et israéliennes qui permettront de constater autant les points de convergence que les points de divergence? Pour ce qui est des obstacles psychologiques, un des moyens de les amoindrir n'est-il pas de créer le maximum d'occasions où Arabes et Israéliens pourront se parler? L'un des sujets de conversation pourrait porter sur l'étude d'Heradstveit.

Julien BAUER

*Département de science politique  
Université du Québec à Montréal*